

Margot Bruyère

LA FLEUR ET LE FUSIL

*À tous ceux qui ont aimé,
aiment et aimeront la France*

Chapitre 1

1884 – Cette année-là...

- Jules Grévy est président de la République (1879-1887).
- Jules Ferry, ministre de l'Instruction publique, fait voter une loi sur l'obligation et la laïcité de l'enseignement public; l'enseignement primaire devient obligatoire; l'enseignement secondaire d'État, jusque-là réservé aux garçons, est ouvert aux jeunes filles.

Saint Héliier, île de Jersey

Le préfet des études du collège Victoria relut attentivement la lettre qu'il venait de trouver sur la pile du courrier quotidien, puis il leva les yeux vers la croix de bois sombre qui rayonnait en face de lui sur le mur blanchi à la chaux. Il réfléchit quelques instants, vérifia sur la pendule que la récréation des élèves de première prendrait bientôt fin, et agita la sonnette de cuivre qui se trouvait à main droite sur son bureau. Son secrétaire parut.

— Faites venir Félix de Kertailly, dit le préfet.

Le secrétaire disparut aussi silencieusement qu'il était entré et se dirigea vers le préau, où il trouva Félix discutant avec un groupe de collégiens en attendant la sonnerie de reprise des cours.

— Kertailly, vous êtes attendu chez le préfet.

Félix leva un sourcil interrogateur mais obtempéra sans poser de question. Tout en montant les degrés de pierre et longeant l'enfilade de couloirs qui conduisait chez le préfet, il se demandait ce que pouvait signifier cette convocation. Il avait beau chercher dans ses souvenirs, il ne voyait aucun motif de réprimande. Il était un des meilleurs élèves de sa classe et respectait la discipline de fer imposée au collège.

En cette fin du XIX^e siècle, les familles aisées de Bretagne avaient pour habitude d'envoyer leurs fils faire leurs études au collège Victoria de Saint Héliier, dans l'île anglo-normande de Jersey. La langue officielle y était encore le français, mais les cours étaient dispensés en anglais, ce qui permettait aux élèves de maîtriser les deux langues. Félix avait fait toutes ses études secondaires au collège Victoria et espérait, d'ici deux ans, intégrer l'École navale à Brest. Il avait la passion de la mer et, lors des compétitions sportives de voile, il avait remporté un nombre impressionnant de médailles.

Le préfet adressa à Félix un regard bienveillant et l'invita à s'asseoir.

— Monsieur votre père, dit-il, vient de m'adresser une lettre. J'ai une désagréable nouvelle à vous annoncer.

Félix ne sourcilla pas, mais il se raidit sur son siège. Le préfet admira le sang-froid de ce beau garçon, presque un homme, qui parvenait à dissimuler l'angoisse que lui procurait ce préambule.

— M. de Kertailly, poursuivit le préfet, se voit à son grand regret dans la nécessité de vous retirer de notre collège.

Les yeux gris de Félix se rétrécirent et prirent une teinte métallique.

— Puis-je savoir pourquoi ?

— Bien entendu. Vos parents ont des soucis financiers dus à l'imprévoyance de l'aîné de vos frères.

— Vous voulez dire l'inconséquence ?

— En quelque sorte. Monsieur votre père se voit obligé de vendre la plupart de ses biens pour...

Le préfet hésita un instant à prononcer la phrase fatale. Félix y suppléa :

— Pour payer les dettes de jeu de mon frère Yves, n'est-ce pas ?

Le préfet opina silencieusement. Félix respira profondément pour affermir sa voix et demanda :

— Mon père vous dit-il ce qu'il doit vendre ?

— Il me dit qu'il est désormais dans l'impossibilité de régler les frais de vos études et de votre entretien. Il vous faut retourner immédiatement chez vos parents.

- Où sont-ils ?
- Comment cela, où sont-ils ?
- Sont-ils à la Bossellerie, au Tournay ou à Kertailly ?

Le préfet savait que M. de Kertailly avait une grosse fortune terrienne, mais il n'aurait jamais imaginé qu'il possédât trois châteaux. Il regarda la lettre avec plus d'attention.

- Ils sont à Kertailly, dit-il. La lettre est datée du 19 mars 1884.
- Peut-être, murmura Félix, vont-ils pouvoir garder le manoir.
- Je ne crois pas, dit le préfet qui commençait à comprendre que les choses étaient plus graves qu'il ne le pensait. Votre père me dit qu'il lui va falloir se retirer dans un appartement à Lorient.
- Dans un appartement à Lorient ! s'exclama Félix qui pâlit de fureur. Ah, le gredin ! Il a donc ruiné nos parents ! Jamais, vous m'entendez, jamais je ne lui pardonnerai.
- Notre Seigneur, dit doucement le préfet qui connaissait la foi profonde de Félix, a pardonné à ses bourreaux.

— Il s'agissait de lui-même, non de ses parents, riposta violemment Félix. Qu'aurait-il dit, qu'aurait-il fait si on s'était attaqué à sa mère ?

Le préfet ne sut que répondre. Il regardait, avec un mélange d'admiration et de terreur, la colère blanche qui envahissait son élève.

Félix tourna les talons et sortit sans saluer. Le préfet ne jugea pas opportun de le rappeler à l'ordre.

Manoir de Kertailly, Morbihan

Quand Félix arriva à Kertailly, il sentit immédiatement que quelque chose avait changé. Il n'aurait su dire quoi, mais il lui sembla en poussant la grille qu'elle ne chantait plus sur la même note ; d'ailleurs, pourquoi était-elle fermée en cette fin de matinée ? D'habitude, le jardinier l'ouvrait dès le point du jour. « Une grille fermée, disait M. de Kertailly, ce n'est pas accueillant. »

Félix s'avança dans l'allée qui menait au manoir, une jolie demeure de granit, qui n'avait pas un siècle de vie, et que les paysans nommaient pompeusement « le château ». C'est là qu'il était né, là qu'il avait vécu la majeure partie de son enfance. Sur sa droite, s'élevait le haut mur derrière lequel s'ébattaient les volailles du poulailler. Sur sa gauche, un autre mur de pierre protégeait le potager. Félix avançait, humant l'air, inquiet. Personne dans la cour. Qu'est-ce que cela signifiait ? Soudain, il resta cloué sur place : les volets du manoir étaient fermés, la façade aveugle. Comment ne l'avait-il pas remarqué plus tôt ?

Il obliqua sur la droite, atteignit la maison de garde, posa son baluchon à terre et frappa à la porte qui s'ouvrit immédiatement.

— Ah, Monsieur Félix ! dit la gardienne. Je ne vous ai pas entendu venir. Vous ne savez donc pas ?

— Quoi ?

— Le manoir a été vendu à des Parisiens avec les meubles, le linge, la vaisselle et tout. Si ce n'est pas une pitié ! Et nous, avec mon mari, qu'est-ce qu'on deviendra ? Monsieur le comte m'a dit qu'on garderait notre place ; mais on ne les connaît pas, ces Parisiens.

Elle renifla et poursuivit :

— Monsieur le comte et Madame la comtesse sont partis hier avec Mademoiselle Sophie et la volière. Vous comprenez, la pauvre petite n'aurait pas pu partir sans ses oiseaux.

— Je comprends, dit Félix qui aimait tendrement sa cadette de deux ans, sourde et muette. Mes parents vous ont-ils laissé une adresse ?

La femme fouilla dans le tiroir du buffet et en sortit un feuillet.

— C'est là.

Félix jeta un coup d'œil sur l'adresse griffonnée à la hâte, et dit :

— Ils sont à Lorient. Je vais les rejoindre.

— Comment vous allez là-bas ? Il n'y a pas de diligence aujourd'hui. Le chemin de fer, c'est pas encore pour demain !

Félix chargea son sac sur son dos d'un coup d'épaule et répondit :

— J'ai 17 ans, deux pieds, et je sais marcher. Lorient n'est qu'à vingt kilomètres. Adieu, Jeannette.

Il quitta Kertailly et son enfance, les yeux pleins de larmes dont il n'aurait su dire si elles étaient de chagrin, de rage ou d'humiliation.

Lorient

Félix actionna avec une certaine appréhension le heurtoir de l'appartement que ses parents habitaient désormais dans une rue modeste du centre de Lorient. Quand la porte s'ouvrit, il mit quelques secondes avant de reconnaître son père. Dieu qu'il avait changé depuis les vacances de Noël ! Il gardait le souvenir d'un homme au regard vif, racé, grand chasseur et cavalier émérite ; voici qu'il avait en face de lui un vieillard voûté dont la main tremblait sur la poignée de la porte. Et son regard... ce regard terne, voilé, lointain, perdu...

— Te voici donc, Félix, dit le père en essayant d'affermir sa voix. Ta mère et ta sœur vont être heureuses de te voir. Entre, nous allions souper ; nous ajouterons une assiette.

Souper, c'était le mot juste, car il n'y avait que de la soupe et du pain pour ce repas du soir. Et la vaisselle était de grosse faïence blanche.

— Si j'avais su que tu arrivais aujourd'hui, j'aurais prévu un repas plus copieux, s'excusa Mme de Kertailly.

Félix ne lui connaissait pas ces deux rides profondes à la commissure des lèvres, ni ces cheveux blancs dont les bandeaux encadraient son visage fatigué. Était-ce la même femme que celle qui accueillait, l'été dernier, les invités au mariage de sa fille aînée sur le perron de la Bossellerie ? Elle était éblouissante dans une robe de faille violette recouverte de dentelles noires sur lesquelles cascadaient une rivière de diamants.

— Ne vous inquiétez pas pour moi ; j'aime beaucoup la soupe, dit-il.

Il ajouta tendrement :

— Vous êtes toujours aussi jolie, maman.

Adèle de Kertailly rosit sous le compliment, et Félix vit un bref sourire éclairer le visage de son père. Quant à Sophie, elle ne quittait pas son frère des yeux et, dès la fin du repas, l'entraîna dans le fond de la pièce où se trouvait sa volière.

— Je suis heureux que vous ayez pu emporter la volière, dit Félix à ses parents. Sophie aime tant ses oiseaux ! Je crois qu'ils parlent et chantent à sa place.

Il ajouta, d'un ton enjoué, en montrant une petite table à jeu de bois laqué, incrusté de fines fleurs de nacre :

— Je vois, maman, que vous pouvez continuer à faire vos chères réussites.

— Ton père a réussi à sauver cette table du naufrage. Je lui en suis très reconnaissante, dit Adèle.

Félix s'adressa alors à son père :

— Si vous le voulez bien, mon cher papa, j'aimerais que vous me teniez dès maintenant au courant de la situation, tout au moins en ce qui me concerne. Qu'attendez-vous de moi, désormais ?

— Ne crois-tu pas que nous pourrions attendre demain ? risqua timidement Adèle.

— Non, répondit fermement son mari. Félix a raison. Autant lui dire la vérité maintenant.

Il se tourna vers son fils et se racla la gorge avant de parler.

— Nous sommes ruinés, entièrement ruinés. Tes frères...

— Comment cela, mes frères ? interrompit Félix. Pierre aussi ?

— Oui, Pierre aussi. Il s'est laissé entraîner par Yves. Ils ont tout joué à la roulette et ils ont tout perdu.

— Mais enfin, dit Félix interdit, ils ne pouvaient pas jouer ce qui ne leur appartenait pas en propre !

— Ils n'ont pas joué directement nos biens, ils ne le pouvaient pas. Mais ils ont emprunté d'énormes sommes, plus que la valeur des trois domaines réunis, et juré sur l'honneur qu'ils les rembourseraient.

— C'est leur honneur, répliqua Félix, pas le vôtre !

Joseph de Kertailly se redressa et serra les poings.

— L'honneur de ma famille est mon honneur, Félix. N'oublie jamais cela. Je rembourserai jusqu'au dernier sou les dettes de mes fils. Mais je ne les reverrai de ma vie.

— Voyons, Joseph, murmura Adèle. Vous n'allez pas...

La réponse siffla comme un fouet.

— Si !

Puis se tournant vers Félix :

— Tu es désormais le seul fils qu’il me reste ; la seule chose que je puisse te donner, c’est mon honneur intact. Tâche de ne pas le salir.

Il ajouta plus bas :

— J’en mourrai.

Félix se leva et entourra de son bras les épaules de son père.

— Ne craignez rien, père. J’ai eu le temps de réfléchir depuis que j’ai quitté Jersey et j’ai décidé d’arriver, quand même, à réussir ma vie d’homme...

Il marqua un silence et précisa :

— ... ma vie d’homme d’honneur.

Il s’éloigna de quelques pas et se mit à arpenter la pièce en exposant son projet :

— Je pense que la meilleure chose que j’aie à faire est de m’engager dans l’armée de terre pour ne plus vous être à charge. J’avais rêvé de la Royale¹, mais c’est désormais exclu. Une école militaire d’infanterie a été créée il y a deux ans à Saint-Maixent, dans le Poitou. Elle forme des officiers admis par concours, parmi les sous-officiers comptant au moins deux ans de service. Dans deux ans, je me présenterai et j’espère pouvoir faire une honorable carrière d’officier. Qu’en pensez-vous, père ?

Il regardait son père, droit dans les yeux. Celui-ci se leva, prit la main de son fils dans les deux siennes et la garda ainsi quelques instants tandis que son regard s’embuait. Puis il leva la main droite, traça du pouce une croix sur le front de Félix et dit :

— Merci, mon fils. Que Dieu te garde.

Dès le lendemain, Félix se rendit au bureau de recrutement et signa son contrat d’engagement volontaire. Deux jours plus tard, il prenait la route de Rennes, où il devait rejoindre son régiment.

1. Autre appellation de l’École navale.